

La chirurgie esthétique boostée par les webcams



THOMAS DIMAZAK/MAGNUM PHOTOS

REGARDS Cette année de visioconférences et d'apéros sur Zoom a bouleversé notre rapport à notre image. A tel point que les opérations de chirurgie esthétique sont en nette augmentation depuis plusieurs mois. Et si le numérique amplifiait nos complexes?

SALAMMBO MARIE
@sam_cinephile

C'est une image que l'on a presque tous en tête depuis le début de la pandémie: notre visage, souvent peu à son avantage, déformé par un écran. Et si notre travail implique des visioconférences quotidiennes, c'est un portrait que l'on peut même observer à outrance, à raison d'une dizaine d'heures par jour. Pour peu que l'on soit déjà agacé par un double menton ou des poches sous les yeux, ce miroir, aux lumières plus ou moins flatteuses, peut devenir une petite torture.

Une vision peu reluisante, qui peut alors amplifier ou révéler des complexes qui étaient tout à fait anodins lorsque notre trombine ne nous apparaissait pas en permanence sous le nez, comme l'explique la philosophe et psychanalyste Elsa Godart: «Si les adolescents passent leur temps à faire des selfies, ce n'est pas le cas des adultes actifs qui, au contraire, n'ont pas l'habitude de se voir à travers le virtuel. Et sur Zoom, on se regarde en train d'être vus; je me regarde et je regarde les autres me regarder. C'est une image qui n'était pas présente avant, mais, depuis un an, on se recentre sur soi. On n'a que ça à faire, puisqu'on est confinés avec soi-même en permanence. On est davantage fragilisés. Donc, même si certains problèmes esthétiques existaient peut-être déjà, quelque chose est devenu intolérable.»

La solitude mine ainsi drastiquement notre moral, et la tentation de prendre soin de notre apparence peut pointer le bout de son nez, comme l'explique Philippe Liotard, anthropologue à l'Université Lyon 1: «C'est une situation contradictoire. A la fois, la pandémie opère une mise en miroir de soi-même qui peut être difficile à gérer: on perd les regards aimants que nos proches portent sur nous et cela est très perturbant. Dans le même temps, il y a aussi une perte d'intérêt de la mise en

scène de soi, puisque l'on n'est plus soumis au regard d'autrui. Cela est d'autant plus vrai dans une période où les professionnels de l'attention portée à soi, comme les coiffeurs ou les tatoueurs, n'étaient plus disponibles lors du premier confinement.»

Au milieu de ces deux extrêmes, les écrans servent donc d'interfaces. Problème: ils sont loin de donner une image juste de la réalité. «Les webcams ne retranscrivent qu'un visage en deux dimensions», décrit Philippe Liotard. «Or, dans la vie, personne ne nous voit comme ça. Une personne est aussi définie par le mouvement de ses épaules ou son attitude, par exemple, mais cette partie corporelle est écrasée, voire supprimée, par les écrans. On a donc vite fait de se trouver moches. Sur Zoom, il n'y a pas de filtre comme sur Snapchat ou Instagram: on est confrontés à une vision brute de soi-même et cette image peut être violente.»

«Lorsque les cliniques ont rouvert, au lieu de voyager, les gens en ont profité pour se faire opérer»

PIERRE QUINODOZ,
CHIRURGIEN ESTHÉTIQUE À GENÈVE

Dans ce contexte, la chirurgie esthétique, un domaine déjà omniprésent en Suisse, peut alors apparaître comme une solution. Et la pandémie a boosté le secteur, avec 20% d'augmentation des chirurgies cette année, notamment sur le visage. Pierre Quinodoz, chirurgien esthétique à Genève, a pu lui-même constater cette hausse des consultations: «Le confinement a joué: nous avons été cloisonnés avec du temps pour nous, chez nous, pour nous occuper de notre corps. Cela, additionné aux conférences Zoom qui ont remplacé la plupart de nos interactions sociales, a poussé des gens qui ne se regardaient jamais dans un miroir à consulter. Donc, lorsque les cliniques ont rouvert, au lieu de voyager, les gens en ont profité pour se faire opérer.»

Si le virus peut figurer au banc des accusés pour motiver, parfois à tort, des chirurgies, la pandémie peut également avoir de bons côtés. Avec davantage de temps libre, le recours à une opération peut devenir une évidence. Cela a été le cas pour Charlotte*, soixantenaire genevoise, qui a opté pour un lifting, l'une des chirurgies les plus demandées: «Je souhaitais que mon physique corresponde à mon état d'esprit. C'était une décision mûrement réfléchie, bien avant la pandémie, mais le confinement a rendu les choses plus simples. J'ai pu prendre du temps pour ça et je me disais: confinée pour confinée, autant sauter le pas!»

Le contexte sanitaire libère également d'un rétablissement à la vue de tous. «Habituellement, on ne peut pas avoir d'arrêt de travail après une opération esthétique», détaille Pierre Quinodoz. «Or, la période actuelle permet de le faire en catimini. Le masque dévie l'attention, donc les patients se lâchent davantage. Ils peuvent profiter du fait que les cicatrices et les ecchymoses ne se verront pas pour repartir sans complexes du cabinet.»

Pour autant, la décision d'une chirurgie esthétique pour pallier des complexes amplifiés par les écrans ne peut pas se faire sur un coup de tête. «C'est un processus, avance Philippe Liotard. Comme pour un tatouage ou un piercing, ce type d'opération nécessite une médiation de notre désir de changement par un professionnel de la chair.»

Le chirurgien esthétique a donc un rôle majeur: conseiller les patients pour ne pas réaliser de chirurgies hâtives: «Ils ne doivent pas se fier à la mauvaise image renvoyée par un ordinateur, estime Pierre Quinodoz. En tant que médecin, c'est notre rôle de refléter la réalité puisqu'on a une vraie bombe dans les mains. Si l'on estime qu'une opération n'est pas nécessaire, c'est à nous de dire que la période est difficile, qu'il faut bien réfléchir et convaincre les patients de ne pas aller au bout de leur idée. Ou sinon, de proposer des ajustements moins conséquents. Mais le plus important, c'est que les gens puissent s'accepter eux-mêmes complètement, d'une façon ou d'une autre, trouvent par eux-mêmes une manière de surmonter leurs complexes.» ■

SUR
LE WEB

La chirurgie plastique, entre lunettes cassées et parfum de soufre
Longtemps marginalisée par le reste du corps médical, la chirurgie esthétique se pratiquait déjà à l'Antiquité. Elle a toutefois pris son essor dans les années 1920 en Europe, sans que beaucoup de contrôle soit exercé sur la pratique.

Retrouvez l'article de Sylvie Logean sur www.letemps.ch